

Rilke in Bern |
Sonette an Orpheus

Rilke

Blätter der Rilke-Gesellschaft

32 | 2014

Wallstein

Rilke in Bern
Sonette an Orpheus

Im Auftrag der Rilke-Gesellschaft
herausgegeben von
Jörg Paulus und Erich Unglaub



WALLSTEIN VERLAG

Zuschriften an die Redaktion:

PD Dr. Jörg Paulus
Technische Universität Braunschweig
Institut für Germanistik
Bienroder Weg 80
38106 Braunschweig
E-Mail: j.paulus@tu-bs.de

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

© Wallstein Verlag, Göttingen 2014
www.wallstein-verlag.de
Vom Verlag gesetzt aus der Stempel Garamond
Druck und Verarbeitung: Hubert & Co, Göttingen
ISBN 978-3-8353-1493-1

KARIN WAIS

Rilkes Briefe an Pia und Giustina Valmarana (Teil III)

I Die Briefe (Nr. 47-69)¹

47. An Pia Valmarana in Rom

Locarno (Ticino)
Pension Villa Muralto
ce 3 Janvier 1920

Chère Pia,

Mille pensées et combien de vœux pour votre Année et celle des Vôtres, – qu'elle vous soit calme et bonne et généreuse à vous tous !

L'instabilité, l'inconstance de mes derniers mois m'empêchait de vous répondre, – et vous avez pensée à moi à votre départ pour Saonara : comme cela me faisait du bien que vous écriviez : il faut continuer cela. « Continuer », oui, c'est la parole que j'aime maintenant plus que toutes les autres, c'est celle-la (après toute cette interruption néfaste) qui reprend, qui promet et qui tient.

Je resterai encore en Suisse, heureusement, jusqu'au printemps, si cela s'arrange, mais je n'ai pas trouvé l'endroit qu'il me faudrait pour l'hiver, j'espérais toujours sur quelque refuge semblable à cette vieille maison de Soglio qui m'avait rendu mon été si bienfaisant.

Au mois de novembre je faisais dans différentes villes suisses (Zurich, Bâle, Berne, Lucerne et St. Gall) des lectures publiques de mes poésies, tâchant chaque fois de créer une atmosphère commune pour un discours libre, dicté par l'influence vivante de la soirée même, et en donnant plusieurs de mes traductions avec leur texte original, de façon que j'avais le plaisir de lire entre autres quelques vers italiens. – On ne pénètre pas facilement le Suisse, mais si on réussit à le convaincre, on le gagne solidement. Je m'en ressens par de nombreuses relations sympathiques qui se sont établies par ci et par là et dont quelquesunes resteront.

Ici je suis sur un sol italien, mais il est à moitié couvert de neige, et je m'arrange si mal avec l'hiver partout.

Et vous : faut-il vous penser à Venise toujours ? Que je voudrais vous faire de questions, sur vous, chère Pia, et sur tous les Vôtres dont chacun vit dans mon souvenir, il me semble, sans avoir rien perdu d'intensité. Je ne veux pas les énumérer tous, mais je n'oublie personne.

En terminant, voilà une prière : Auriez-vous encore un petit calendrier : envoyez-le moi,² pour « continuer » une de nos traditions d'autrefois ; car, n'est-ce pas,

¹ Zum Verfahren der Textkonstitution vgl. die editorische Vorbemerkung in: Karin Wais: »Rilkes Briefe an Pia und Giustina Valmarana (Teil II)«, *Blätter der Rilke-Gesellschaft* 31, 2012, S. 264-297, hier S. 264, Fußnote 1. Herzlicher Dank gilt Irina Breitenstein (Paris) für das sorgfältige Lektorat der konstituierten Texte.

² moi] à moi

vous vous rappelez, qu'il m'en est venu de vous pendant deux ans ?³ ; j'ai vécu un peu sur vos jours. Cela protège.

Votre
Rilke.

48. *An Pia Valmarana in Rom*

Locarno (Tesssin)
Suisse
Pension Villa Muralto,
ce 10 Janvier 1920

Chère Pia

De quelle grâce toute amicale vous avez consentie à mon petit désir, ce n'est donc qu'aujourd'hui, le 10, que je commence mon année sur le texte que vous m'avez fourni ! Le gentil petit calendrier s'obstine à rester ouvert sur le mois d'Août – ; est-ce que ce serait la date où nous nous reverrons ?

Impossible de dire, ce qui sera de moi. Peut-être que ma permission s'éteindra avant, alors je devrai rentrer, mais où ... ? Je ne sais –

Je n'ai rien écrit. Mon cœur toutes ces années était serré comme par une griffe, – impossible de bouger. Il est vrai, à Soglio, en été, au premier moment d'un soulagement sensible, j'ai noté quelques pages, un souvenir lointain, qui contient la proposition d'une expérience quelque peu fantastique – , vous verrez, Je vous enverrai, aussitôt que je l'ai, la petite Revue où cela a été inséré.

Que votre séjour à Rome soit bon, chère Pia, et grand merci. Vous aurez toujours mon adresse.

Sincèrement à vous,

Votre
Rilke.

49. *An Pia Valmarana in Venedig*

Schoenenberg près Pratteln
Bâle-Campagne,
ce 13 Mai 1920

Chère Pia,

hier j'avais votre bonne lettre, ce matin le courrier m'apporte quatre pages de la P^{sse} Marie Taxis, de Lautschin encore, mais au moment de son départ pour Vienne d'où elle va à Trieste – pour passer après – si tout réussit – une huitaine de jours dans son charmant « Mezzanino », chez vous, à Venise ; ce serait à la fin de mai et au commencement de Juin ; elle m'invite d'y venir, même avant elle, vous comprenez que cet appel ne manque pas d'être puissant. Mais je n'ose pas encore y compter trop ; tout cela dépend de tant de questions pratiques. Depuis hier je me trouve en

possession d'un Passeport tchécoslovaque, document assez vigoureux sans doute, mais avec qui je ne suis pas encore bien familiarisé ...

Je ne voulais vous envoyer que ces quelques mots ce matin, pour communiquer à la hâte, avec ces dates, un espoir qui m'est bien cher et bien doux.

Mille messages aux Vôtres, et,
sincèrement à vous,

Votre
Rilke.

50. An Giustina Valmarana in Venedig

[Venedig] Giovedì, [1. Juli 1920]

Chère Comtesse,

Vous étiez si bonne de m'appeler au déjeuner ce matin – , j'y ai renoncé à grand regret, – mais puisque c'est le 1^{er} Juillet, j' ai quelques courses en ville que je voudrais grouper autour du Déjeuner d'autant plus que je n'avais pas encore le temps de sortir, écrivassant toute la matinée.

Peut-être vous pourriez m'avoir demain. Ce serait charmant – , si vous êtes encore seule, je viendrai vous tenir compagnie et je me réjouirais infiniment de ce moment tranquille. À plusieurs – , c'est l'ambiance dont on jouit, mais à deux on reprend mieux, – et il y a tant à reprendre.

À vous, chère Comtesse,
En toute déférence
Rilke.
Jeudi, vers midi.

51. An Giustina Valmarana in Venedig

[Venedig] Dimanche, [undatiert]

Chère Comtesse

Le soleil qui revient après l'orage m'entraîne encore à vagabonder aujourd'hui, je sors et il est possible que je ne rentrerai point pour déjeuner, merci donc et ne comptez pas sur moi. (Hier j'étais à Murano).

Tout à vous
Votre
Rilke.

52. *An Pia Valmarana in Venedig*

[Venedig]

[ohne Anrede, undatiert]

Vous viendrez donc en quatre, n'est-ce pas. Prendre le thé chez moi ? J'en suis heureux. Emportez le livre de Verhaeren, – peut- être je vous lirai-je quelques vers.

Avec quelques fleurs bleues (que l'on voudrait avoir cueillies ce matin.)

Mercredi.

Votre

Rilke.

53. *An Pia Valmarana in Venedig*

Lundi [12. Juli 1920]

Chère Pia,

ne téléphonez pas, je vous prie, à Padoue – , je n'irai pas, n'étant pas très- bien ce matin, je crains trop ce jour de voyage avant l'autre de demain. Mais donnez-moi l'adresse du Professeur Belussi pour que je lui écrive un petit mot.

Au revoir

Rilke.

54. *An Pia Valmarana in Venedig*

Lundi [12. Juli 1920]

Chère Pia

Voilà une seconde lettre qui attend votre réveil. Comme je suis content de ne pas monter le train aujourd'hui, au fond, je crois, c'est seulement le désir de profiter encore d'une journée vénitienne qui me retient.

J'aurais grande envie, avant de m'en aller, de revoir encore le Giardino Eaden – , et vous m'aviez presque promis que nous y irons ensemble.

Voulez-vous que nous fassions cela un peu vers la soirée, car la journée s'annonce assez chaude – , faites-le moi dire, je vais alors commander la Gondole.

Ce serait tout à fait charmant. Maintenant je sors pour quelques courses en ville, je rentre après déjeuner vers 2^{1/2} au plus tard

R.

55. *An Pia Valmarana in Venedig*

Schoenberg p. Pratteln

Bâle-Campagne,

ce 28 Juillet 1920

Chère Pia,

vous avez eu beaucoup plus de peine avec mon courrier que je ne pensais, car il y avait toujours encore des lettres qu'il vous fallait faire suivre. Mais maintenant je suppose cela va finir et je vous remercie de tous les soins que vous y avez mis et de toute bonne

pensée dont vous avez accompagnée cette action charitable. Votre lettre m'a fait beaucoup de bien en m'assurant que vous étiez contente de ces quelques moments de continuation, si doux pour moi et d'une influence toute confortante. Ce que je craignais partout à Venise, c'était la répétition stérile – elle me menaçait souvent d'assez près, mais jamais dans les instants qui étaient vraiment nôtres –, car nous avançons.

La lettre du Professeur Benussi ne contenait que quelques mots en allemand où il regrettait mon passage per Padoue et exprime l'espoir que nous nous retrouverons un jour –, sentiment que je partage d'une bien sincère conviction. La dernière phrase de sa lettre était assez curieuse ; il finit par m'écrire. « Ich schaue Sie lange an » (« Je vous regarde – (contemple) – longuement »). Je viens de lui adresser plusieurs Numéros de cette petite Revue où se trouve cette proposition d'expérience dont nous avons causé ; vous en trouverez également deux exemplaires dans mon paquet qui vous rapporte une provision double de mon livre du « Malte ». Mes traductions des Poésies de Louise Labé n'étaient pas trouvables dans les librairies de Bâle ; mais on les fera venir et vous les aurez bientôt. Quant à Gaspara Stampa, je l'ai oublié sur la table chez vous – ; ne vous pressez pas de me l'envoyer, – le livre me devient d'autant plus cher si vous le feuillotez encore un peu, avant que j'en prenne possession définitivement.

On m'attend en Bohême, on m'attend à Munich, – mais il se peut, qu'avant de franchir la frontière, je voyagerai encore en Suisse, j'ai une petite raison d'aller à Genève, que j'agrandis devant moi-même pour différer encore un peu le retour pénible dont je crains toujours qu'il m'avance peu, car d'après les nouvelles qui me viennent de l'Allemagne, un travail tel que le mien devient de plus en plus impossible dans un pays de mauvaise volonté et qui, soit par fatigue soit par désespoir, ne travaille qu'à son anéantissement. Dans tout ce qui arrivera la petite maison « dei Colli Euganei » sera à mon horizon –, j'ai la vue un peu courte, je ne distinguerai pas toujours bien, si c'est une maisonnette où une étoile.

Est-ce que le livre de Bergson est bien celui, qu'on vous a nommé ? On m'assure qu'il n'y a pas d'autre publication de lui, celle-là a paru en 1919, donc elle est assez récente. J'en ai pris un exemplaire pour moi aussi, et je m'adapte très-bien à cette lecture inaccoutumée.

Je voudrais écrire également à la Comtesse, votre mère, mais j'ai des jours tellement chargés d'incertitudes prochaines, que je n'arrive pas à la tranquillité qui me permettrait de lui exprimer avec quelque exactitude mes sentiments et mes souvenirs. Soyez, pour le moment, mon interprète auprès d'elle, et rappelez-moi aux vôtres qui tous me montraient tant de bonté et un accueil parfait de tous les jours.

Maintenant il vous reste encore la corvée de confronter, le 4 Août (date tellement prochaine déjà !) les Numéros de mes dix billets de Lottérie. Vous les trouverez marqués sur une fiche dans l'enveloppe même, de façon que ce travail pénible (et selon toute probabilité inutile !) ne vous prendra qu'un petit (et j'en conviens peu digne) instant. Pardonnez-moi ce petit espoir d'ordre inférieur, vous savez que j'en ai de plus essentielles espérances ! Mille messages, chère Pia. À vous et en vous accompagnant toujours et de tant de vœux,

Votre
Rilke.

56. *An Pia Valmarana in Saonara*

GENÈVE
 LES BERGUES
 Hôtel de 1^{er} Ordre
 d'ancienne renommée

ce 17 Août 1920

Vous ai- je écrit, chère Pia, que je suis allé faire un petit tour pour reserrer les mains à quelques amis Suisses, à Berne et à Genève, avant de quitter leur pays hospitalier ? Ici, à Genève, ce sont d'abord les Pitoëff que je vois, l'acteur russe dont je vous ai parlé, et M^{me} Pitoëff, – je les ai trouvés en plein et heureux travail de préparer leur saison qui commence vers le mi-octobre, ils vont l'ouvrir par « Hamlet » ; pièce, à ce qui paraît, inépuisable au point de vue de l'explication personnelle et qui semble d'une tradition si large que chaque acteur pourrait l'interpréter à sa façon, sans toutefois sortir du cadre vaste de la validité de cette Œuvre. Pitoëff qui dans son enfance déjà, avait rêvé de créer un jour ce rôle décisive, est tout joyeux d'entreprendre la tâche ; il étudie toutes les versions et toutes les traductions, et Hamlet devient pour lui un centre de toutes les volontés possibles, attaqué par les hésitations infinies, qui, hélas, entourent et assiègent les consciences les plus fines ...

Moi je ne suis pas assez averti en matière de Shakespeare pour suivre ce grand artiste dans ses propos subtiles, je l'écoute, et avec moi toute sa famille qui, selon l'habitude russe, l'entoure presque toute la journée – , deux charmantes petites filles à quatre et à deux ans et le bébé de cinq mois à peine, son fils dont il est fier, parce que sans doute, il sera (comme il l'assure dès à présent) un plus grand acteur que son père ! Heureuse unité, accord heureux du travail et de la vie familiale qui pour moi serait à tout jamais impossible !

En outré je vois un jeune M. de Salis et sa femme, qui habitent un de ces Campagnes admirables aux grands arbres, dont Genève est si riche. Et, vous voyez, je tarde ici comme j'ai tardé à Venise ! Le retour m'en coûte – , car les malheureux pays où je devrai rentrer sont à la veille de se jeter dans de nouvelles et terribles aventures. Quelle manque de vue de cette Allemagne éperdue qui, en oubliant toute son idée réelle, rien que par envie de revanche, se prépare à entrer dans les courants bolchéviques, qui alors ne tarderont pas à engloutir toute l'Europe. Il est malaisé d'avoir maintenant des espoirs de tranquillité, de travail paisible, de concentration. Ce splendide lac entretient la fiction, c'est pourquoi j'ai tant de peine à le quitter.

Chère Pia, ai-je raison de vous penser à Saonara ? D'après votre seconde lettre (mille fois merci de toutes les deux) je vous y crois arrivée. Ah jouissez, jouissez de la clémence de la nature, de cet accord indéfinissable que ne remplace aucun rapport⁴ humain. / Vous vous êtes mise au « Malte » ? : essayez, je serai si heureux du résultat ! Malheureusement je ne peux pas engager mon éditeur d'intéresser une maison italienne ; ce sera, au contraire, l'éditeur de la traduction que l'on devra trouver un jour qui sera obligé de faire ses offres au Insel Verlag ; car la « Insel » n'a pas un très- grand intérêt à protéger les traductions, elle ne se donne pas la peine de

4 rapport] accord

les favoriser. Aussi peut-être cela vous lierait trop d'entrer dans certaines conditions fixées d'avance. Il faudrait d'abord s'y risquer – . J'ai commencé le livre de Bergson, mais j'étais interrompu par mon départ, et ici je n'avais même pas le temps de voir s'il se trouve dans mes bagages.

Souvenirs et pensées amicales et tout attachées

Votre

Rilke.

J'imagine que le Tirage du 4 Août, malgré mes dix billets n'est m'a point favorisé ? Vous m'en auriez averti –

57. An Pia Valmarana in Frassanelle

Château de Berg am Irchel
Canton de Zurich
Suisse
ce 11 Décembre 1920

Chère Pia,

Il y a quelques heures, j'ai reçu votre lettre de Frassanelle du 8 de ce mois et avant hier je me suis occupé à ranger vos dernières lettres. Depuis ... Chère Pia, combien des choses à raconter ; après des mois, passés toujours dans les mêmes incertitudes, ne sachant ce que je deviendrai et craignant toujours ce retour inévitable pour Munich qui, au lieu de me rendre au travail tant désiré, m'aurait jetté dans de nouveaux désordres et dans des distractions fâcheuses – – après des mois à peu près perdus alors, et quand, fatigué, je n'espérais plus rien : tout à coup se présente une possibilité des plus heureuses ... Pensez : celle d'aller à Paris !! J'y étais vers la fin d'Octobre et c'était d'une beauté qui m'a ému et presque comblé – – tout à coup tout ce que je croyais perdu à jamais, était là autour de moi et d'un naturel, d'un attachement, d'une splendeur qui semblait me reconnaître pendant que je lui tendais mon cœur d'orphelin régale. Et ce contact indéscriptible commençait au moment où je sortai de la Gare et ne s'interrompit pas un seul instant pendant les six jours, favorisés d'ailleurs par toute cette lumière d'automne, qui à cette saison fastueuse, apothéose constamment les maisons et les arbres et en fait une unité ravie et quasi extasiée.

Là j'ai compris combien tout cet entourage, tant aimé et tant éprouvé dans ma vie et dans mon travail, m'est à jamais indispensable, non que je dois toujours l'avoir autour de moi – , mais je dois savoir qu'il existe et qu'il survit admirablement à tous les bouleversements et à tous les risques. À peine que j'eusse eu besoin de six jours entiers, la première heure m'aurait suffi pour m'assurer que je n'je n'ai rien perdu et que ce monde intense et pénétrant qui fut toute mon éducation d'artiste, m'influencera toujours de sa force vitale qui ressemble presque à celle d'un élément.

Quant aux personnes, je n'en ai pas vu, à deux ou trois exceptions près, – qui étaient une improvisation du hasard ; je ne cherchais personne, les grands Amis, Rodin et Verhaeren, hélas ! avaient disparus, et, heureusement, j'ai depuis mon enfance

cette intimité avec les choses qui me dispense presque dans mes instants les plus émus de recourir aux humains ! Donc Paris reconquis !

J'ai perdu tout quant aux meubles, aux livres et à mes autres biens mobiles, mais j'étais si comblé du contact pur que je n'ai presque pas senti le jugement définitive de cette perte tant matérielle que spirituelle –

C'était le premier moment après six ans de léthargie que je me suis senti revivre et reprendre conscience de toute ma vie, ce qui ne pouvait pas se passer dans ma nature sans éveiller en moi un fort courant vers le travail ; car seulement après avoir touché à ce sol dont un sort brutal m'avait arraché, je devinais la possibilité d'une guérison laborieuse et d'une vraie continuité de tous mes efforts cruellement interrompus.

Là il y avait un moment où j'ai repensé à ce refuge campagnard que vous m'avez offert avec une si bonne, si généreuse amitié, – car rester à Paris était impossible à cause du change, et sachant maintenant que je peux continuer intérieurement, cela devenait un indicible tourment de n'avoir pas l'endroit capable de protéger ma tâche.

Mais voilà, pensez, un miracle, – à mon retour de Paris, tout à fait inattendu, ce petit Château où votre lettre vient de me trouver et d'où je vous écris –, était mis à ma disposition. Rien, mais rien, n'était à changer, aucune installation à faire, même une bonne ménagère était là qui me sert silencieusement, comme je n'étais jamais servi de ma vie, et depuis 4 semaines je me trouve dans des circonstances qui ne laissent rien, mais absolument rien à désirer. Vous êtes étonnée – ? Moi, je m'éveille tous les jours dans un étonnement de conte de fée, et s'il j'a une chose qui m'effraye, c'est que maintenant il n'y aura aucune excuse si, à l'état où je suis, je ne fais pas un travail excellent, une besogne solide, enfin une merveille !

Sur la petite carte vous devinez à peu près le petit château très-ancien au fond du parc. Mes fenêtres sont celles du rez-de-chaussée, à droit et à gauche de la porte d'entrée. Retraite absolue – pas de chemin de fer, personne qui pourrait venir, régularité stricte de tous les jours, silence complète, si ce n'est pas la chute de la fontaine qui cause nuit et jour, mais c'est le langage-même du silence.

Chère Pia, je ne voulais pas hésiter un instant à vous donner ces nouvelles, c'est si longtemps que je n'avais que de demie-mauvaises à répandre. Et vous, vous surtout, vous allez comprendre qu'il était temps pour moi de disposer de quelques meilleurs. Je ne pouvais plus.

Je pense à vous, et la disposition claire et forte où je me trouve, rend plus valables ces pensées comme tout ce que je possède de précieux dans mon Âme.

Votre

Rilke.

Mille messages aux Vôtres en même temps ! À votre très-bonne mère, à la C^{sse} Luisa ! Et rappelez-moi au Professeur Benussi que je salue bien vivement.

Vos frères peut-être ne seront pas avec vous en ce moment, si vous leur écrivez ajoutez partout mes souvenirs !

58. *An Pia Valmarana in Venedig*

Chateau de Berg au Irchel
Canton de Zurich
Suisse,
ce 10 Mars 1921

Chère Pia,

depuis longtemps, je n'ai plus de vous nouvelles – et voilà en les demandant, je commence par une réclamation urgente : – je n'ai pas non plus, de calendrier pour 1921 : dois-je subir cette année, sans que vous me la garantissez bonne par ce cadeau traditionnel ? – je vous écris tard, peut-être tous les petits calendriers sont vendus et épuisés et, comme le monde va vite, ce sont peut-être déjà ceux de 1922 que l'on prépare !

Je vous ai écrit (selon ma liste de lettres expédiées) le 11 ou 12 décembre 1920, c'était une lettre recommandée, elle vous aura rejoint sans doute – ; depuis, au lieu de pouvoir m'adonner à cette reprise de ma continuité intérieure qui semblait tant favorisée par les circonstances de ma bonne retraite de Berg, j'ai dû m'occuper de l'arrangement de certaines affaires qui réclamaient toute mon attention et qui m'ont comblées de soucis et d'une distraction douloureuse – , de façon que ce n'est que maintenant que je commence ce travail intérieur dont je vous ai parlé dans ma lettre hivernale. Et le printemps précoce me gêne presque, je voudrais être caché, couvert comme un pays qui, sous la neige, prépare sans être vu, une saison future.

Comme c'est difficile de réunir la vie et le travail, si le travail est arrivé sur un certain point d'exigence. Alors il demande tout – et pourtant en s'éloignant de la vie ne devient-on pas moins vivant, et par cela-même moins juste et moins capable de donner au travail ce cœur vaillant qu'il demande – ?

c'est un cercle vicieux –

Comment avez-vous passé l'hiver, chère Amie, comment et où ? Parlez m'en un peu, je vous prie – Vous étiez à Padoue parfois, vous voyez M. Benussi ? –

Je compte beaucoup d'aller en Italie si le moment arrive où je devrai quitter mon petit Château tranquille ; j'irai à Rome d'abord probablement, mais je viendrai à Padoue en revenant et j'espère alors que nous pourrons aller voir sérieusement la petite maisonnette solitaire de votre bon oncle, si toute fois vous n'en avez pas disposé autrement. Mon éditeur était ici me faire une petite visite, il ne s'opposerait nullement que j'aie à habiter l'Italie, du point de vue de l'argent le change n'est pas si défavorable, en tout cas beaucoup meilleur que pour le franc français.

Donc la question de m'installer sur la colline près de Frassanelle, (comme sous la tutelle du comte Gino) reste toujours à délibérer, – ou si cela pour une raison ou pour une autre serait irréalisable, je compte sur vos conseils pour un autre endroit qui me prometterait à peu près ce que Berg me donne, avec votre protection amicale et l'Italie en plus !

La P^{sse} Marie Taxis voulait je crois aussi venir à Venise vers le mois de mai, mais je n'ai pas de ses nouvelles très-précises.

Rappelez-moi auprès de votre mère intensément, je vous prie, et assurez mes souvenirs à tous les vôtres !

Amicalement dévoué

Votre

Rilke.

P.S. Si vous n'avez plus besoin de l'exemplaire de Gaspara Stampa que je vous ai laissé, voudriez-vous me l'envoyer ici ?! On a voulu me soumettre une traduction que je devrais comparer à l'original, sans toute fois pour cela abandonner l'idée d'en faire une moi-même un jour ! Mille messages !

R.

59. An Pia Valmarana in Rom

Château de Berg-am-Irchel
Canton de Zurich
(Svizzera)
ce Dimanche des
Rameaux 1921

Chère Pia,

Il a fallu découvrir peu à peu votre lettre au fond de son courant rapide, j'en ai pris trois jours, maintenant j'y suis, j'ai déchiffré tous les mots, excepté un seul qui ne me paraît pas de première importance, et j'ai même marqué au crayon les solutions les plus difficiles pour les retrouver quand je relirai vos lignes – . Non, j'exagère, vous comprenez –, je ne vous en fais pas la moindre reproche, car d'abord je sais heureusement, vous deviner, et puis, sans cette rapidité votre lettre eût été moins vivante et moins immédiate : je n'aurais pas voulu qu'elle soit autre !

Je m'empresse d'autant plus de vous envoyer ceci encore à Rome, pour profiter de l'occasion d'offrir mes hommages dévoués à la Comtesse Marguerite Bracci, dont je garde, naturellement, un très vif souvenir.

Mes idées d'aller peut-être d'abord à Rome (au mois de mai –) ont reçu une assez forte secousse par les nouvelles des journaux qui racontent qu'il est presque impossible de se loger dans les hôtels qui sont comblés par les Romains-même, et où l'étranger ne peut compter que sur une salle de bain tout au plus qu'on lui fait payer terriblement chère. C'est exagéré, cela se voit. Mais il y aura quand-même un fond de vérité assez pénible pour ébranler mes projets : puisque j'aurais voulu y continuer mon travail, je ne saurais pas m'arranger dans de circonstances trop peu favorables ; j'avais pensé à l'Hôtel de Russie où naguère j'aimais tant à habiter, à cause du jardin surtout, mais si c'est comme cela, il sera sans doute impossible de s'y installer avec quelque commodité, à moins que la fin de la saison n'amoindrit la foule des voyageurs.

Hélas : je suis encore loin de pouvoir vous donner des « assurances » sur ce que je ferai, tout me semble encore si impénétrable, et de telles nouvelles m'effrayent, puisqu'elles sont une preuve du désordre général qui partout arrête encore les volontés les plus innocentes ...

Que c'est charmant cette chevauchée de Pérouse à Assisi –, je connais Assisi –, et c'est même à vous que je dois de la connaître car c'était sur vos conseils que j'y

suis allé en printemps 1914. Je l'aimais beaucoup, mais toujours avec une sorte de regret de ne pas y avoir été dix ans plus tôt, depuis l'Espagne qui était comme une apothéose où se réunissait la vision à la réalité héroïque, je suis comme gâté pour les aspects de la douceur. Mon cœur les accepte, mais avec une certaine crainte de revenir sur mes états antérieurs. D'ailleurs c'est difficile à décrire ...

Je ne comprends pas très- bien ce que vous voulez dire par la « condanna » – Saonara ne peut pas être une – – ?

Prochainement je vous enverrai un Numéro de la Nouvelle Revue Française de l'année dernière, qui contient des notes de Gorki sur Tolstoï, très-très curieuses par le fait qu'elles sont la preuve d'un amour admiratif qui ne s'appuie point sur tant et tant des raisons d'admiration, mais qui naît et qui persiste malgré toutes les oppositions, on dirait presque malgré la haine que Gorki sent parfois surgir contre le vieillard tenace et énigmatique. C'est le plus fort document pour comprendre Tolstoï – et tout ce que Gorki dit correspond parfaitement à mes souvenirs qui sont pleins de contrastes aussi ! – Chère Pia : autant que je vois un peu plus clair, je vous écrirai sur mes projets. Tout dépend un peu de cela, si j'avance dans mon travail ou non, et si les circonstances me permettent de rester encore à Berg tranquillement. (Vous ai-je déjà envoyé une de ces cartes qui vous montrent la maison au fond du parc ?) Je ne peux pas, puisque tout est tellement incertain, vous engager de me retenir la maisonnette, si toutefois vous auriez d'autre emploi pour elle – , mais j'avoue que je suis tout heureux de la savoir encore libre ! Ce la me donne un grand espoir et le pressentiment d'une possibilité d'avenir ! Et merci infiniment de tout ce que vous voudriez alors faire pour moi et de l'hospitalité de Saonara. Ce serait si beau !

Mille messages amicaux et dévoués. Votre

Rilke.

60. An Pia Valmarana in Venedig

CHÂTEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
Valais

ce 11 Novembre 1921

J' ai honte, chère Pia, de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles (j'ai été touché infiniment que vous en demandiez –) et je me reproche sérieusement de ne pas avoir écrit à M^{lle} Romanelli – , – mais, voyez-vous, j'ai passé tous ces mois et tout cet été (d'une splendeur inouï à me préparer un refuge pour l'hiver, pareil à cette parfait retraite de Berg que j'ai dû quitter au mois de mai –. C'était un souci très-grave et continu, j'ai failli d'abord quitter la Suisse avec la P^{sse} Marie lorsque nous nous étions trouvés au lac de Genève – , mais une voix intérieure me conseillait de rester en Suisse et de concentrer tous mes efforts vers ce but. Avais-je raison ? – Je le crois presque, car voyez un peu ma demeure : + C'est une ancienne tour du XIII^e siècle qu'on appelle dans le pays « le Château de Muzot » : en effet, ce petit manoir (autrefois aux de Blonay) formait un château complet, telle quelle, sans avoir jamais eu d'autres annexes. Un des images vous le montre avant la restauration qui a été

faite il y a une vingtaine d'années sans gâter beaucoup, comme vous le prouve la carte No II qui donne à peu près l'état actuel, à moins que les arbres autour soient plus hauts à présent, car aussi cette seconde photo date d'il y a quinze ans. Quelle chance, n'est-ce pas ? – Il n'était pas facile cependant de dompter, pour ainsi dire, et d'adoucir cette rude demeure qui aux jours torrides de l'été me pesait parfois comme une armure. En dedans il y a encore les poutres du 17^{ème} siècle et mainte table et bahut de cette époque, la dernière où Muzot a été habité seigneurialement. A partir du milieu du 17^{ème} la tour appartenait à des paysans qui n'y logeaient plus ou à peine – . Et imaginez autour un pays grandiose et doux qui tient et de l'Espagne et de la Provence, un des plus admirables paysages que je connaisse et qui semble sortir tous les matins de la création même ! Ce Valais, je ne comprends pas qu'on ne lui ait fait une renommée suprême entre toutes les renommées !

Donc : me voici, j'espère pour tout l'hiver et pour un hiver laborieux si Dieu veut me permettre que je reste en bonne santé et à même de disposer de mes jours et de mes forces ...

Mais l'année prochaine, et si certains travaux seront terminés, je viendrai faire un long long et paisible séjour à Saonara. C'est entendu ! Comme l'été a dû être charmant au parc, – j'y ai pensé intensément !

Rappelez-moi à tous les vôtres et aussi à M. Benussi, si vous le voyez. Recommandez-lui les admirables écrits d'un grand, d'un exquis poète qui se taisait pendant une vingtaine d'années et qui, par ce silence prolongé, semble arrivé à chanter plus juste que tout autre.

De l'avoir découvert (après tout le monde d'ailleurs !) de l'admirer avec ferveur : c'est mon plus grand et plus émouvant bonheur depuis quelques mois.

Il existe de lui un ancien ouvrage, republié dernièrement avec une préface nouvelle – , c'est « L'Introduction à la Méthode de Leonard de Vinci », éditée à la Nouvelle Revue Française", en brochure. J'ai traduit de ce même auteur un merveilleux poème qui avait paru dans la Revue du même nom, – mais ce qu'il y a jusqu'ici de plus étonnant de lui, c'est un dialogue intitulé « Eupalinos ou l'Architecte » : vous le trouverez à la Nouvelle Revue Française du 1 Mars 1921. J'espère traduire cela aussi et je n'ai pas de second exemplaire, sans cela je vous enverrais le mien sur le champ. (Peut-être le ferai-je plus tard, si vous avez de la difficulté de vous procurer ce fascicule à Venise –). Lisez-cela, chère Pia, c'est tellement à la taille et à la portée de votre esprit, vous en serez émerveillée. Il reste que je vous dise enfin le nom de mon poète : c'est Paul Valéry, et je ne doute pas qu'on vous aura déjà parlé de lui, – car quelque mois ont suffi à le rendre célèbre ...

Mais cela me rendrait heureux d'être celui de vos amis qui l'emporte à vous le faire connaître. Tâchez d'avoir d'abord le livre sur Léonard et prenez contact avec la très-belle et très- profonde préface, écrite en 1919, à la sortie du silence – – –

Que vos pensées, chère Pia, me réjoignent parfois, elles sont toujours les bienvenues dans ma retraite campagnarde et quelque peu héroïque de par les circonstances.

Sincèrement et constamment
à vous, chère Amie,
Votre

+ Les deux cartes

61. *An Pia Valmarana in Venedig*

CHÂTEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
VALAIS

[Ende Dezember 1921]

Ma chère Pia,

vraiment ! vous avez donc pensé à notre petit Calendrier traditionnel : j'en suis ému, je vous assure. Vous voilà de nouveau la marraine de mes jours de 1922 que vous avez tenus – tous, sur les fonts baptismaux !

Merci : et que l'année que nous allons commencer dans quelques jours, vous soit une des meilleures, chère Pia !

Rendez, je vous prie à tous les vôtres, surtout à votre mère et à la bonne Comtesse Luisa, l'expression la plus convaincante de mes vœux et de mon attachement dévoué et constant !

Non, je ne connais point encore Montepulciano – , je suis content que vous y ayez passé de si beaux jours et que vous ayez revu Assisi, qui vous rend toujours, il me semble, un doux secret de paix et de clarté.

La Comtesse Margherita Bracci-Papafava, come je la vois encore – , auriez vous pensé de me rappeler auprès d'elle ? Est-ce qu'elle habite constamment Montepulciano à présent ?

Prévoyant que vous ne trouverez pas les livres de Paul Valéry à Padoue, j'avais déjà commandé pour vous « L'Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci » – qui doit arriver tous les jours. J'espère de pouvoir faire suivre peu après le numéro de la Nouvelle Revue Française qui contient ce dialogue sublime, intitulé « Eupalinos ». Et une fois entrée en matière, vous pouvez compter sur moi que je vous enverrai de temps en temps d'autres oeuvres de ce grand poète, aussitôt que j'en rencontre sur mon chemin. (Cela aussi d'ailleurs n'est que la continuation entre nous de certaines coutumes, n'est ce pas, – déjà anciennes !)

Valéry viendra à Zurich le 12 janvier, pour une conférence sur « la crise de l'esprit » et je suis plein de regret de ne pouvoir pas y aller ; mais je dois m'imposer, pour enfin arriver à quelque chose une immobilité et une réclusion ininterrompue. D'autant plus que, malgré ma vie d'ermitte dans cette vieille tour isolée, je travaille peu encore et mal ; j'ai depuis la guerre une terrible peine à me concentrer, cela me coûte d'indéscriptibles efforts. Et puis les lettres !! Il y avait à peu près cinq cents à faire. Vous comprenez que la plume s'éreinte – –

Merci, alors, chère Pia, Et que l'année nous apporte,

entre autres faveurs, celle de nous revoir sans hâte, tranquillement, longuement –
Votre

Rilke.

Mes souvenirs à M. Benussi !

62. *An Pia Valmarana in Venedig*

CHÂTEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
VALAIS

ce 23 Février 1923

Très chère Pia,

si je suis tard à vous répondre, ce n'est pas tant la paresse actuelle de ma plume épistolaire que je dois dénoncer, mais plutôt mon ignorance absolue dans les questions bibliographiques que j'ai trouvées sous le pli de votre bonne lettre amicale. J'ai dû m'adresser à deux de mes amis plus compétents, pour avoir quelques renseignements valables ; ceux-ci viennent seulement d'arriver, et ils sont, malheureusement, si pauvres, que j'hésite de vous les communiquer. Je le fais cependant, faute de mieux. Une Bibliothèque de l'importance de celle de Padoue doit posséder ces ouvrages, dont plusieurs — comme vous voyez — se trouvent être épuisés dans les librairies. Je m'étonne qu'il y ait si peu, surtout en matière d'Histoire ; mais puisqu'il s'agit pour vous de l'époque napoléonienne, la plupart des livres qui traitent de ce temps doivent contenir des remarques sur l'Allemagne aussi ; car toutes les frontières étaient renversées par l'ouragan impérial.

Je suis désolé de m'acquitter si mal, — mais cela me dépasse ... Des livres d'histoire (à moins que ce soient des mémoires) j'en lis rarement, et quant aux ouvrages de philosophie, je les ai toujours ignorés.

C'est déjà tant (pour quelqu'un qui ne manie pas les livres avec beaucoup de facilité) que de suivre un peu ce qui se passe dans la Poésie ; et encore cela je le fais assez mal, négligeant presque toutes les langues que je m'étais, plus ou moins, acquises dans l'idée d'éviter, autant que possibles, ces traîtres de traductions ; je ne lis presque plus les langues scandinaves, rarement le russe, et même l'italien seulement à de très rares occasions. D'ailleurs je voudrais quitter tout ceci et reprendre un jour mes études de l'arabe, à peine entamées autrefois lors de mon séjour en Tunisie et en Egypte, — pour m'éloigner davantage de cet embrouillement de l'Europe qui menace de nouveau d'étouffer tous les élans de la vie et de l'art.

Vous avez aimé le Dialogue d'Eupalinos : cela ne pouvait pas être autrement. À présent vous vous attacherez encore davantage, j'en suis sûr, à cette admirable et profonde « introduction » au Léonard valérien.— Bonne lecture, chère Pia ! Est-ce que le printemps se fait déjà pressentir chez vous ? Ici on a déjà commencé les travaux dans les vignes, malgré la neige qui retombe tous les deux jours. Espérons ! Toujours sincèrement à vous,

Votre
Rilke.

Hommages et souvenirs dévoués aux vôtres, surtout à votre mère.

P.S. : Vous serait-il possible de m'envoyer, un jour ou l'autre, mon exemplaire des Poésies de Gaspara Stampa, que je vous avais laissé il y a deux ans ? J'avais pensé de m'en occuper un peu (peut-être) pendant cet été.

R.

La chère Comtesse Luisa, se trouve-t-elle tout à fait rétablie à présent ? Je lui fais présenter tous mes hommages.

63. *An Pia Valmarana in Fasano*

Château de Muzot
s/Sierre

ce 7 mars 1923

Ma chère Pia,

Je m'empresse de vous envoyer un petit mot vers ce pays où vous vous plaisez à présent et dont j'ai, moi, beaucoup de souvenirs, quelques uns charmants, d'autres tristes, mais tous imprégnés des printemps passés – ; J'y étais à plusieurs reprises autrefois, mais je ne connais bien que le côté nord du lac, Riva et ses environs. Fasano doit être beaucoup plus joli et surtout beaucoup plus ensoleillé, un véritable pays du midi. Jouissez-en, – et puis : que votre chère mère en profite pour se rétablir tout à fait et d'une façon douce et reposante : dites-lui, je vous prie, combien forts sont mes souhaits à son égard !

Ici, oh, ici nous sommes encore bien loin des arbres en fleurs, il faudra attendre un mois, au moins, pour sentir l'air du printemps ; nous sommes trop entourés de montagnes pour commencer tôt l'heureuse péripéthie. Et moi, toujours un peu souffrant, je suis impatient cette année de voir le printemps s'installer ; s'il tarde beaucoup et si je me trouve quelque mobilité, Dieu sait si je ne combine pas mes projets avec ceux de la P^{sse} Marie pour aller en Italie en Avril ou en Mai ! (Mais ce n'est qu'un rêve d'abord) J'ai fini presque tout un volume de Valéry, en le traduisant, mais rien que des Poésies, d'admirables ! Et j'ai grand' envie de m'attaquer aussi à sa prose.

Avez-vous de belles choses à lire avec vous ? – Combien de temps resterez-vous au Lac de Garde ? Je me réjouis infiniment, chère Pia, à l'idée que nous nous reverrons cette année.

Toujours sincèrement à vous

Rilke.

64. *An Pia Valmarana in Venedig*

Château de Muzot
sur/Sierre
(Valais) Suisse

ce 15 mars 1923

Chère Pia,

Vous voudriez lire des Poésies – , malheureusement je ne peux pas vous envoyer mon volume de Valéry, car j'en ai besoin moi-même pour mes traductions ; je tâcherai de vous procurer un autre exemplaire si tôt possible, je crains⁶ cependant que ce livre soit épuisé pour le moment ... Mais puisque vous exprimez en même temps le désir de lire quelque chose de « vraiment beau », je m'empresse de vous adresser, par ce même courrier un ouvrage qui m'a délicieusement ému et occupé la semaine dernière. Le nouveau livre de la Princesse Marthe Bibesco, (« Isvor »), dont je vous avais autrefois envoyé un autre livre charmant, son « Alexandre Asiatique » ... (si je ne me trompe pas)

Jamais, il me semble, personne n'a noté avec tant de justesse et tant de grâce les apparitions différentes de l'âme ancienne et primitive d'un peuple qui, à notre époque, continue un passé lointain et perévérant ... Combien nous avons tort de vouloir imposer culture, science et religion à des humains dont le cœur se trouve être nourri encore par la sève sublime qui monte des plus profondes racines de l'humanité ... Comme c'est tout à la fois doux et cruel et plein de poésie. Lisez, vous en serez charmée, j'en suis sûr.

Rien que ce petit mot à la hâte aujourd'hui, et mille choses amicales et dévouées

Rilke.

(Heureux des progrès que fait son rétablissement, j'envoie à votre chère mère de nouveau tous mes vœux pour que cela continue doucement.)

65. *An Pia Valmarana in Saonara*

Actuellement : Sanatorium Schöneck
p. Beckenried
Lac des Quatre-Cantons, Suisse,

ce 30 Août 1923

Ma chère Pia,

a fallu des circonstances particulières (mon adresse là-haut les résume toutes) pour que je sois tombé dans ce long silence, malgré tous les bons signes d'amitié que vous me faisiez de temps en temps. Dès le commencement de Juin j'étais presque toujours en voyage et les quelques semaines passées entre temps chez moi étaient pleines de différentes préoccupations ... Je me sentais pas bien, et, après de longues hésitations, j'ai compris qu'il faut sacrifier la belle liberté de mes vacances à une cure sévère qui

6 Je crains] mais

(vous le voyez) est commencée ; car des malaises, dont je me ressentais déjà pendant la guerre, étaient devenus presque constants et je perdais mon temps à les supporter. Les médecins ici ont trouvé tout ce qu'il leur faut pour me traiter en « patient » –, et je prévois (puisque mes inconvénients corporels semblent fortement enracinés) que mon été se passera ici, sous cette obéissance. Cela détruit, hélas, tous mes autres projets, les plus chers, Saonara entre autres.

Puissiez-vous y passer de beaux mois d'été et d'automne. Je me reproche beaucoup de ne pas avoir écrit au Comte Andrea et à la jeune Comtesse, votre toute charmante belle-sœur. Dites-leur, je vous prie, à leur retour combien grands et vifs sont mes vœux pour leur avenir !

Je vous envoie une traduction (fragmentaire d'abord, on prépare le livre en entier –) du M. L. Briggé, + faite, gentiment, par un tout jeune poète de 26 ans. Dites-moi votre impression. Mes livres à moi iront vers vous, aussitôt que je serai de retour à Muzot. –

Bien des choses dévouées à votre chère Mère.

Et affectueusement à vous, ma chère Amie

Rilke.

+ Excusez la déchirure au dos, je n'ai pas d'autres exemplaires ici.

66 Rilke an Pia Valmarana in Venedig

CHÂTEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
VALAIS, SUISSE

ce 19 Février 1924

Ma chère Pia,

dites, est-ce à moi, la faute, de ce nouveau silence prolongé outre mesure ? Aucun calendrier n'est venu vers moi à l'entrée de l'année, et si je⁷ ne l'ai pas réclamé d'urgence depuis, c'est que j'étais presque toujours souffrant et plus ou moins à la merci de mon malaise ... J'ai dû même, tout de suite après Noël quitter ma vieille tour, ce qui me fut extrêmement pénible, pour aller faire un traitement correspondant à celui que j'avais commencé à Schoeneck, en été. Schoeneck restant fermé pendant la mauvaise saison, j'étais dans une clinique au dessus de Montreux, triste séjour, surtout à ce moment de l'année que j'ai habitude de vouer à mon recueillement et à mes travaux. Aussi de retour depuis peu seulement et assez loin encore de mon état de santé normal, je suis dans un déconcertant retard ... Ma correspondance n'est pas – elle non plus – sans souffrir de ce désordre. J'ai bien souvent pensé à vous et si votre hiver se passe dans des circonstances favorables qui vous permettent la lecture et l'échange des pensées avec quelques personnes dont l'esprit et le cœur vous conviennent. Et votre frère, Andréa, est-il content dans son nouveau ménage ? Rappelez-moi auprès de la jeune Comtesse, sa femme, et auprès de tous les Vôtres : votre mère en premier ligne !

7 Je] m'a

J'ai un peu lu Pirandello (pas ses drames, des petites nouvelles et seulement en traduction française) ... mais j'étais soutenu pendant tout ce temps par un assez grand nombre de livres français, dont presque chacun avait quelque chose à me dire. Il se fait là, comme d'ailleurs en Italie aussi, un très profond renouvellement ; et même aux plus jeunes qui sortent de ce guerre comme d'une atroce puberté, il est donné d'avoir des voix graves d'une sonorité extraordinaire, et qui compteront. Continuant notre ancienne tradition, je vous fait parvenir un de ces livres parce que, en le lisant, j'ai dû penser à plusieurs reprises que vous le liriez avec plaisir. (Jacques Sindral est un des jeunes, vingt- cinq ans tout au plus !)

Et j'y joins mes deux livres qui, depuis qu'ils soient là, ont attendu ce départ vers vous, retardé par toutes par toutes les fâcheuses circonstances dont j'ai parlé plus haut. Ils sont difficile à lire, même pour certains⁸ lecteurs allemands, mais vous, chère Pia, avec votre divination, et sur la base de notre ancienne amitié, vous arriverez à y pénétrer quand-même.

Toujours à vous,

Votre

Rilke.

P.S. Si jamais⁹ vous retrouvez la « Gaspara Stampa » que je vous avais laissé en 1920, pourriez- vous m'envoyer ce volume, dont j'aurais grand besoin à présent ?

67. An Pia Valmarana in Venedig

CHÂTEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
VALAIS

ce 7 mars 1924

Chère Pia,

je vous ai fait tort en supposant qu'il n'y avait point de calendrier pour moi cette année – , voici qu'il m'arrive, à ma grande joie et surprise, dans une lettre de la P^{sse} Marie Taxis dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis longtemps.

Je vous remercie de tout cœur d'avoir si bien soutenu la « tradition », une de nos chères traditions dont je ne voudrais perdre aucune.

J'étais bien aise aussi d'avoir de vos nouvelles et de bonnes, en somme. Surtout j'étais content d'apprendre que votre mère a passé un assez bon hiver malgré le froid qui fut si souvent pénible cette année.

Pour avoir dû rester à Venise, vous ne me semblez pas trop à plaindre – , pensez, en comparaison avec d'autres villes – , combien de désagréments vous restent épargnés dans ce cadre splendide qui exclue presque tous les hasards de la banalité. Les « petites tracasseries », hélas, ne manquent nulle part ; il faut croire que si elles nous rendent impatients souvent, parfois aussi elles nous font apprendre une patience,

8 certains] des

9 jamais] j'avais

qui une fois acquise, permet de plus grands emplois. C'est de cette façon que je me console en supportant les caprices de ma mauvaise santé.

Mais je vous croyais depuis longtemps installée au mezzanino ; ne craignez- vous pas un peu le plafond bas, après votre chambre claire et les autres chambres du premier étages dont vous avez l'habitude ? Mais pour le reste je puis vous assurer qu'on est bien au mezzanino ... ; si vous n'y ressentiez que la seule reconnaissance que je lui conserve, (en ne comptant pas les autres influences qui y règnent) vous seriez déjà bien chaleureusement entourée.

Mes projets à moi ..., je n'ose pas encore en faire ; il se peut bien que, le printemps venu, je rentre une fois au sanatorium de Val-Mont, pour y continuer mon traitement. Si grand que soit mon envie de voyager, il est malaisé de s'y risquer sans un certain fonds de résistance physique qui, depuis l'automne, me fait singulièrement défaut.

Et la lecture des *Élégies* : merci de m'avoir exprimé votre charmant courage de vous y engager. – Moi, après ces grands exploits en vers, j'aurais besoin de me replonger dans la prose où je ne suis pas avancé depuis le temps, si éloigné déjà, du « Malte » ! J'ai reçu hier la suite (une partie) de la traduction française qui va être publié à la « Revue de Genève. »

Mille pensées amicales, chère Pia,
de votre
Rilke.

68. *An Pia Valmarana in Venedig*

Ragaz
ce 27 Juillet 1926
Hôtel Hof-Ragaz

G^D HOTEL HOF-RAGAZ

Chère Pia,
lorsque, en mai, après avoir reçu votre lettre, en toute réponse provisoire, je vous ai fait envoyer les « Entretiens » avec Paul Valéry, je m'étais proposé de vous écrire sous peu ... Ce qui ensuite retardait cette lettre, fut mon espoir de vous faire une petite visite à Venise dans la première moitié de Juin. Mais tout mon hiver, tout mon printemps s'étaient passés, très mélancoliquement, à Val-Mont s/Montreux, et rentré à Muzot après six mois d'absence je ne pouvais pas m'absenter de si tôt. Vous voyez d'ailleurs que je n'y étais pas longtemps : depuis huit jours je me trouve aux Eaux de Ragaz, où j'étais amené par le désir de retrouver enfin la Princesse Marie que je n'avais pas rencontrée depuis 1924. Elle vient de repartir ce matin, un peu souffrante, et je profite du premier moment que m'offre ma nouvelle solitude pour causer avec vous, chère Pia, ou plutôt pour demander d'autres nouvelles supplémentaires de votre part. Car je m'aperçois que, après ce long silence, je sais trop peu de vos occupations, de vos intérêts actuels pour m'y mêler de quelque façon. Cela ne veut pas dire que je vous eusse perdu, loin de là ; nos longues années d'amitié sont basées sur une constante de votre être, et vous êtes de ceux que je suis sûr de ne perdre jamais et de pouvoir suivre dans tout changement, étant l'ami

non seulement des vos états de vie successifs, mais de la force qui les crée et qui les emporte.

J'avais espéré que la Princesse Marie m'apporterait de vos nouvelles : mais n'ayant fait que passer par Venise, elle n'a ajouté que très peu à ces nouvelles que je devais à votre lettre : rassurez- moi donc bientôt ! Quelquefois j'avais l'instinct de vous adresser l'un ou l'autre livre tout juste à l'instant favorable où vous vous sentiez disposée à faire bon accueil à telle lecture proposée. Je serais extrêmement heureux de savoir que les « Entretiens » (si curieux et si utile comme introduction dans l'Œuvre de Paul Valéry) avaient la même chance de vous trouver dans un moment réceptive à leur égard. Vous savez que, l'année dernière, j'avais passé de longs mois à Paris ; je me suis beaucoup lié avec Paul Valéry, esprit délicieusement communicatif, et l'admiration pour son œuvre n'a fait que grandir et constitue une de mes joies les plus fécondes en un temps où (par des raisons physique et autres) je suis presque incapable d'en éprouver. Il me semble que, depuis mon enfance, je n'ai pas connu des années si étrangement opaques (la terre même, d'ailleurs, semble ébranlée et confuse). L'Édition complète de mes « Cahiers de Malte L. Brigge » vient de paraître (: j'y pense que c'était pour vous que j'avais autrefois ébauché une première traduction partielle, lorsque, ensemble, nous nous penchions sur ce livre). La traduction qu'on publie à présent, à Paris, me semble assez exacte, elle donne en somme mes intentions, ou celles qui furent miennes au moment, déjà éloigné que j'obéissais à la dictée intense d'où est sorti ce travail. Le trouverez-vous encore quelque peu valable ?

Je publie en même temps, à Paris, aux Editions de la Nouvelle Revue Française un petit livre de vers français, autre dictée récente à laquelle je ne pas su me refuser. Ce livre, publié dans une édition restreinte, était épuisé à l'instant même de sa parution, mais j'ai pu vous sauver un exemplaire !

Nous avons tant parlé ces derniers jours d'anciens jours de Duino (ressortie de ses cendres !) de Venise ..., et il s'est montré que, l'un et l'autre, la Princesse et moi, nous avions gardé un souvenir de Saonara précis jusque dans les moindres détails. Y êtes-vous en ce moment ?

Rappelez-moi auprès des vôtres, surtout dites à votre mère et à la Comtesse Luisa toutes les preuves de mon ancienne déférence.

Croyez-moi, chère Pia,

à tout jamais fidèle à ce qui nous était cher et à ce qui l'est

Votre

Rilke.

P.S. J'écris à la hâte avec une faible plume de l'Hôtel, le jour de mon premier bain, c'est à dire avec la collaboration d'une certaine fatigue ; mais je ne voulais plus remettre ces lignes !

69. *An Pia Valmarana in Venedig*

Ragaz, Hôtel Hof-Ragaz
ce 7 Août 1926

Chère Pia,

Nous avons tellement les mêmes raisons à aimer cet endroit, celles que vous m'énumérez m'avaient (en dehors de mon rendez-vous avec la P^{ss}e Marie) ramené ici et me ramèneront peut-être encore en d'autres années De cette façon vous étiez presque à mes côtés, à force de ce souvenir qui me rendait plus chère encore et plus sensible mon actuelle réalité. Je resterai encore une dizaine de jours, tranquillement, ensuite je dois trouver d'autres amis autrichiens à Lausanne, pour enfin rentrer chez moi : il serait temps qu'après de si longues absences, forcées en partie, j'habite un peu mon Muzot ... L'été, cet été pluvieux, sera trop court (il passe si vite !) pour que j'aie vous voir à Saonara ..., et mon regret de ne pas y aller se confond vaguement avec avec cet autre que vous ignorez encore ma vieille demeure valaisanne. Je me demande parfois si j'y resterai encore longtemps. Cette extrême solitude qui me convenait si bien pour certains travaux, j'ai presque peur d'elle, de son ultime rigueur, depuis que ma santé est devenu moins bonne et moins égale. Et cependant nul endroit serait plus favorable à la concentration et je dois profiter de son calme pour terminer bientôt quelques traductions de Valéry, commencées il y a deux ans, celle surtout du dialogue « Eupalinos », œuvre¹⁰ valérienne par excellence.

Entre temps, chère Pia, voici « Vergers », petite somme de mes joies et de mes solitudes valaisannes. Et voici les « Cahiers » qu'enfin vous allez connaître tout entiers. Je sais déjà un autre livre que je voue enverrai prochainement, ce sont les « Bestiaires » de Henry de Montherlant, livre étonnant qui prouve combien fort est la tendance des jeunes de réjoindre le mythe et de quitter d'une façon téméraire et personnelle, la folle vitesse de notre époque qui ne mène nulle part

Et savez-vous que l'on a proposé de donner à l'étoile Alpha dans la Lyre que l'on voit de toute la Provence, le nom du beau poète Mistral ? N'est ce point, de ce côté aussi, un retour aux grandes gestes ? Enfin la gloire se prépare à quitter le socle des mornes monuments et les écritaux aux coins des rues

Mille souhaits pour une cure efficace à votre chère mère. Que je suis heureux de savoir la « Rotonda » habitée par votre frère Andrea et sa famille. Auprès d'eux aussi renouvez, si l'occasion se prête, mon fidèle souvenir.

Votre
Rilke.

II Anmerkungen (Nr. 47-69)

Nr. 47. An Pia Valmarana, Locarno, 3. Januar 1920

L'instabilité, l'inconstance de mes derniers mois: Rilke hatte München am 11. Juni 1919 verlassen und erreicht die Schweiz nach einer Dampferfahrt über den Bodensee in Romanshorn. Weiterfahrt nach Zürich zu einer Lesung aus seinen Dichtungen auf Einladung des Lesezirkels Hottingen; Beginn einer erfolgreichen Vortragsreise, die zu vielen Kontakten und weiteren Einladungen führt. Es geht schon bald darum, »ein Bleibenkönnen, ohne Aufschub« zu sichern (*Rilke-Chronik*, 2009, S. 636ff.).

Nr. 48. An Pia Valmarana, Locarno, 10. Januar 1920

à Soglio: Rilke verbrachte im Sommer 1919 einige Wochen in Soglio (29. Juli bis 21. September) in dem für Gäste als »Pension Willy« geöffneten Palazzo Salis. Gespräche mit Frau Gudi Nölke, die diese in ihrem Tagebuch festhält (siehe *Rilke-Chronik* 2009, S. 641-S. 642).

expérience quelque peu fantastique: Ur-Geräusch: entstanden am 11.8.1919 und zuerst veröffentlicht in: *Das Inselschiff*, Erster Jg., Erstes Heft, Oktober 1919. Die Erinnerung an ein physikalisches Experiment in der Schulzeit wird zum Anlaß für Betrachtungen, die über das Gebiet der Naturwissenschaft hinausführen zu »den spezifischen Möglichkeiten des Dichters in der Gegenwart« (vgl. KA 4, S. 699-704 sowie den Beitrag von Alexander Honold im vorliegenden Band der *Blätter der Rilke-Gesellschaft*).

Nr. 49. An Pia Valmarana, Schönenberg bei Pratteln, 13. Mai 1920

Passeport tchécoslovaque: Rilke erhielt zunächst einen deutsch-österreichischen Paß, gültig bis zum Mai 1920, der dann abgelöst wurde durch einen tschechoslowakischen, verbunden mit einer Aufenthaltsgenehmigung, die jährlich erneuert werden mußte (vgl. *Rilke-Chronik* 2009, S. 674 und S. 679).

Nr. 50 bis Nr. 54. An Giustina und Pia Valmarana. Venedig, 10. Juni bis 13. Juli

Aufenthalt zunächst im Hôtel Europe, Zusammensein mit der Fürstin Taxis und dem Fürsten, nach deren Abreise am 22. Juni wohnte Rilke bis zum Ende seines Aufenthalts am 13. Juli im Mezzanino der Fürstin im Palazzo Valmarana. Alle Briefe aus dieser Zeit sind undatiert.

Nr. 52. An Pia Valmarana. Venedig, undatiert

Le livre de Verhaeren: Émile Verhaeren, *Les Flammes hautes*. Cinquième édition (1917). Widmung: »À Pia – un livre douloureusement aimé, pour reprendre, avec

une douce habitude, – l'avenir. / Rilke. / (en Janvier 1919)«; vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 22 (BPGV II, S. 291).

Nr. 53. An Pia Valamarana, Venedig [12.7.1920]

l'adresse du Professeur Benussi: Vermutlich ein Freund der Familie Valmarana (auch Benussi).

Nr. 54. An Pia Valmarana, Venedig [12.7.1920]

le giardino Eaden: berühmter Garten auf der Giudecca, im 19. Jahrhundert angelegt von Frédéric Eden (auch Eaden oder Eeden), später nach seinem englischen Besitzer bekannt als Johnstonscher Garten. Rilke berichtet schon nach seinem ersten Besuch bei den Valmaranas im Mai 1912 von einer solchen Verabredung (an Marie von Thurn und Taxis, am 14. Mai 1912, Bw Taxis I, S.147). Siehe auch Anmerkung zu Brief Nr. 23 vom 3. April 1913 (BPGV I, S. 292 und Curdin Ebnetter »Rilkes italienische Tage«, in: Rilke »*Les Jours d'Italie*«, hrsg. von Curdin Ebnetter, Fondation Rainer Maria Rilke, 2009, S. 54.

Nr. 55. An Pia Valmarana. Schönenberg bei Pratteln, 28. Juli 1920

La lettre du Professeur Benussi: Siehe Anmerkung zu Brief Nr. 53.

cette petite Revue: *Insel-Almanach auf das Jahr 1919*. Siehe oben, Anmerkungen zu Brief Nr. 48.

mon livre du « Malte »: Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 12, BPGV I, S. 348.

Mes traductions des Poésies de Louise Labé: die Übersetzungen entstanden im April und Anfang Mai 1913 in Paris. Erstdruck im November 1917 in der Insel-Bücherei, siehe auch SW VII, S. 194-233 und S. 1257-1261.

Gaspara Stampa: italienische Lyrikerin, (1523 Padua – 1554 Venedig), kam aus einer gebildeten bürgerlichen Familie. Sorgfältige Erziehung, klassische Sprachen und Musik, Mitglied der Accademia dei Pellegrini, gründete auch selbst einen literarischen Salon. Mit 26 Jahren verliebte sie sich in den Grafen Collaltino di Collalto, der sie nach drei Jahren verließ. Ihre *Rime d'amore*, von der Schwester 1554 veröffentlicht, sind das Tagebuch dieser leidenschaftlichen und unglücklichen Liebe. Für Rilke gehört sie in die Reihe der »großen, großen Liebenden, neben Héloïse und der Portugiesin und unserer schönen Bettine. Wie sie doch wuchsen, alle diese, um jeden Preis« (Brief an Sidonie Nádherný von Borutin vom 7. 10. 1908, Bw Nádherný/Rilke, S. 60-64). Rilke erwähnt diese »große Liebende« auch in der ersten Elegie (V. 45). Das Erscheinen der Ausgabe der *Rime d'amore* von A. Salza im Jahr 1913 war für Rilke vermutlich der Anlaß, sich mit Gaspara Stampa zu beschäftigen; das bei Pia vergessene Buch erhielt er trotz wiederholter Bitten nicht zurück. Siehe auch den Brief an Anton Kippenberg vom 27. Oktober 1926 (Bw AK, II, S. 431). Die Bitte um Rückgabe auch in den Briefen Nr. 62 und 65.

la petite maison « dei Colli Euganei »: Der Plan, Rilke ein kleines Haus in den Weinbergen bei Saonara, den Colli Euganei, als Bleibe anzubieten, entstand vermutlich während Rilkes Sommer-Aufenthalt in Venedig (Juni/Juli 1920), siehe seinen Brief an Kippenberg vom 21. August 1920.

le livre de Bergson: Vermutlich die 1919 unter dem Titel *L'Energie spirituelle* von Freunden Henri Bergsons herausgegebene Sammlung mit kürzeren Texten des Philosophen und Nobelpreisträgers zum Begriff «force mentale».

les Numéros de mes dix billets de Lotterie: Rilke hatte Pia wohl gebeten, sich um die Lose zu kümmern, die er im Juni oder Juli in Venedig gekauft hatte; vgl. auch den nachfolgenden Brief vom 17. August.

Nr. 56. An Pia Valmarana. Genf, 17. August 1920

les Pitoëff: Georges Pitoëff (1888-1939) und Ludmilla Pitoëff (1895-1951), Schauspieler aus Tiflis, seit 1915 in Genf (Théâtre Pitoëff), ab 1922 Paris. Rilke wurde nie müde, die Pioëffs zu rühmen und seinen Freunden und Bekannten den Besuch ihres Theaters zu empfehlen. Am 20. April 1921 schreibt er an Marianne Weininger (Frau des Bruders von Otto Weininger): »ich verdanke ihm wunderbare große Eindrücke, was gewiß etwas sagen will, bei dem Mißtrauen und der Ablehnung, die ich im ganzen für das jetzige Theater und seine geschäftlichen Gewissenlosigkeiten habe. Pitoëff hat wunderbare Sachen durchgesetzt in seiner Kunst ...« (Siehe *Rilke-Chronik* 2009, S. 724).

un jeune M. de Salis et sa femme: vermutlich Max von Salis-Soglio (1885-1963), Beamter am Bureau International du Travail in Genf. Die Familie bot Rilke für einige Zeit einen Aufenthalt in ihrem Anwesen in Grand-Saconnex bei Genf an. Rilke lehnte ab, um sich nicht auf ein weiteres Provisorium einzulassen (vgl. *Rilke-Chronik* 2009, S. 687).

Vous vous êtes mise au « Malte »?: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 55.

le livre de Bergson: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 55.

le Tirage du 4 Août: Rilke hatte während seines Aufenthaltes in Venedig im Juni/Juli 1920 wohl einige Lotterie-Lose erworben und Pia gebeten sich darum zu kümmern, vgl. Brief Nr. 55.

Nr. 57. An Pia Valmarana. Schloß Berg am Irchel, 11. Dezember 1920

Verhaeren: siehe die Anmerkungen zu den Briefen Nr. 22 und Nr. 52.

J'ai perdu tout: bei der Versteigerung von Rilkes Wohnung 1915 konnten französische Freunde (darunter André Gide) wenigstens Manuskripte und Briefe retten (vgl. Bw Nádherný, S. 565).

ce refuge campagnard: vgl. Anmerkungen zu Brief Nr. 58.

ce petit Château: Schloß Berg am Irchel wurde Rilke von den Eigentümern Oberst Richard Ziegler und seiner Frau Lily dank der Vermittlung von Frau Wunderly für den Winter zur Verfügung gestellt.

la petite carte: die von Rilke beschriebene Karte befindet sich nicht im Nachlaß Zinn, nur die Notiz zur Rückseite: »Schloß Berg am Irchel / Canton der Zurich / Suisse«.

Nr. 58. An Pia Valmarana. Schloß Berg am Irchel, 10. März 1921

certaines affaires: die Liebesbeziehung, die sich ab August 1920 zwischen Rilke und Baladine Klossowska (Merline) entwickelte, ließ Rilke keinen Raum für die konzentrierte Arbeit, die er sich für den Winter auf Berg vorgenommen hatte, zumal Merline ernsthaft erkrankte, was für Rilke die innere Sammlung unmöglich machte, von der er sich eine »Wiederaufnehmung« früherer Arbeiten, vor allem an der Elegien-Dichtung erhofft hatte.

Comme c'est difficile de réunir la vie et le travail: aus diesem Konflikt entstand *Das Testament*, die Schrift, mit der Rilke sein Scheitern in diesem so hoffnungsvoll begonnenen Winter nicht ohne Bitterkeit zu erklären versucht (RMR: *Das Testament*. Faksimile der Handschrift. Aus dem Nachlaß. Edition besorgt von Ernst Zinn. Frankfurt a.M. 1974. Siehe auch: *Correspondance RMR / Merline, 1920-1926*, hrsg. von Dieter Bassermann, Zurich, 1954).

j'irai à Rome: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 21: Erinnerung an den Aufenthalt in Rom in den Jahren 1903 bis 1904

la petite maisonnette solitaire und *la colline près de Frassanelle*: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 55 (Frassanelle gehört zu Saonara). Siehe auch den Brief von Marie von Thurn und Taxis an Rilke vom 13. Mai 1921, in dem sie die Schwierigkeiten und Unbequemlichkeiten schildert, denen Rilke in Saonara ausgesetzt sein würde. Rilke antwortete ihr am 22. Mai 1921; er gab den Plan auf.

une traduction (der Rime von Gaspara Stampa): nicht ermittelt.

Nr. 59. An Pia Valmarana. Schloß Berg am Irchel, Palmsonntag (20. 3. 1921)

Der Schluß des Briefes Nr 59, von »qui sont pleins de contrastes aussi« an ist auf der Rückseite einer Ansichtspostkarte von Schloß Berg geschrieben, auf deren Vorderseite mit Bleistift vermerkt ist: »Château de Berg« (nicht im Nachlaß Zinn).

La Comtesse Marguerite Bracci: geb. Papafava (* Padua 12. 8. 1893) Cousine von Pia Valmarana; sie lebte in Rom.

Je connais Assisi: zu Rilkes Aufenthalt in Assisi im Mai 1914 vgl. die Briefe Nr. 39 bis Nr. 42

Espagne: Rilkes Briefe Nr. 16 und 19 aus Toledo und aus Ronda (November und Dezember 1912) beschreiben die Eindrücke der spanischen Landschaft als visionäres, gleichsam religiöses Erlebnis: « comme tous les faits de l'Ancien Testament sont là pour annoncer le Crist, ainsi, il me semble, tous mes voyages depuis tant d'années n'étaient que la promesse de celle-ci, (...) D'avoir vu cela, ça doit en quelque sens surpasser la vie; si vous imaginez une chose, visible en même temps aux vivants, aux

morts et aux anges. c'est celle-là. croyez-moi. » Die Einleitung zum späten Werk Rilkes in Ka IV, S. 421 bis S. 426, belegt mit einer Fülle ähnlich lautender Briefstellen die Bedeutung der spanischen Eindrücke, die für Rilke, fast immer, ausgehend von der archaischen Landschaft, auf einen »Welt-Raum« hinweisen, der Seele und Außenwelt umfaßt (S. 423). Die uns abgewendete Seite der Welt, der Raum, in dem die Toten und die Engel ihre Stelle haben, wird fühlbar: zwischen Innen und Außen gibt es keine Grenze: »Durch alle Wesen reicht der *eine* Raum: / Weltinnenraum. Die Vögel fliegen still / durch uns hindurch. O, der ich wachsen will, / ich seh hinaus, und *in* mir wächst der Baum.« (*Es winkt zu Fühlung fast aus allen Dingen*, Str. 3, Ka IV, S. 113).

Rilke schickte den Valmaranas zehn photographische Abbildungen der Gegend um Ronda: sie können nicht bestehen neben seinen Briefen, in denen er, tief betroffen, die spanischen Eindrücke schildert; sie zeigen aber den Ausgangspunkt: eine menschenleere, archaische, eine biblische Landschaft, die über ihre Realität hinausweist. (Vgl. die Briefe Nr. 16, 18, 19 und Brief Nr. 21 in: *Blätter der Rilke-Gesellschaft* 30, 2010 und 31, 2012).

un Numéro bis Tolstoj: NRF Nr. 87, Dezember 1920, S. 862-922; zu Rilkes Erinnerungen an Gorki vgl. seinen Brief an Karl von der Heydt vom 3. Mai 1907, in: BW KEH, S. 133 f.

Nr. 60. An Pia Valmarana. Muzot, 11. November 1921.

Mlle Romanelli: Adelmina Romanelli (1877-1970). Siehe *Lettres à une amie venitienne* (Milano, 1941) sowie Erich Unglaub: »Liebesbriefe in fremder Sprache. Rainer Maria Rilkes Briefe an Adelmina Romanelli«, in: Renate Stauf et al. (Hrsg.): *Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Berlin, New York 2008, S. 181-204.

au lac de Genève: Rilke verbrachte die Sommerwochen vom 13. Mai bis 28. Juni 1921 in Etoy am Genfer See, wo ihn die Fürstin von Rolle aus für einen Tag besucht.

« *le Château de Muzot* »: de Blonay, Walliser Geschlecht; ausführliche Beschreibung von Muzot und seiner Geschichte im Brief an Marie von Thurn und Taxis vom 25. Juli 1921 (Bw Taxis, S. 672-S. 680).

Ma demeure: zum Brief gehören zwei Beilagen: (1. Beilage: Ansichtspostkarte mit Aufdruck: « J.J. 5380 Château de Muzot (13me siècle) près Sierre (Valais) ». Auf der Rückseite von Rilke mit Bleistift beschrieben: « Château de Muzot s/Sierre. / I / vers 1900 / avant la restauration / faite à cette époque »; 2. Beilage: Ansichtspostkarte mit Aufdruck: « Château de Muzot et Miège (Valais) ». Auf der Rückseite von Rilke mit Bleistift beschrieben: « Chateau de Muzot s/Sierre / après la restauration. » Beilagen nicht im Nachlaß Zinn.

un exquis poète: Paul Valéry.

un ancien ouvrage: *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* (1894) und *Note et digressions* (1919, eigenständiger Text, kein Vorwort), zusammen in *Éditions de la Nouvelle Revue Française*, 1919, S. 8-41 und S. 45-100.

un merveilleux poème: Le cimetière Marin, erschienen in der *Nouvelle Revue Française*, Nr. 81 vom 1. Juni 1920, S. 781-787.

Eupalinos ou l'Architecte: Fragment, erschienen im März 1921 in der *Nouvelle Revue Française*.

La très belle et très profonde préface écrite en 1919: siehe Anmerkung zu *un ancien ouvrage*.

Nr. 61. An Pia Valmarana. Muzot [Ende Dezember 1921]

la bonne Comtesse Luisa: Gräfin Luisa Cittadella, Schwester von Giustina Valmarana.

La Comtesse Margherita Bracci-Papafava: siehe oben Nr. 59.

la crise de l'esprit: der Text erschien zuerst in der *Nouvelle Revue Française* (Nr. 71, August 1919, S. 321-337), 1924 in *Variété, Éditions de la Nouvelle Revue Française*, Juni 1924.

Nr. 62. An Pia Valmarana. Muzot, 23. Februar 1923

mon séjour en Tunisie et en Egypte: Siehe *Rilke-Chronik* 2009, S. 356-364.

mon exemplaire des Poésies de Gaspara Stampa: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 54. Rilkes Exemplar war vermutlich die Ausgabe *Rime* von 1913.

Nr. 63. An Pia Valmarana. Muzot, 7. März 1923

ce pays: Garda-See; Rilkes Mutter verbrachte über Jahre Frühjahrswochen in Arco am nördlichen See-Ufer, wo Rilke sie in der Zeit um die Jahrhundertwende »alljährlich« zu besuchen pflegte, siehe *Rilke-Chronik* 2009, S. 128 und öfter (für die Zeit von 1897 bis 1901).

Fasano: Ferienort von Giustina Valmarana am südlichen Ufer des Gardasees.

un volume de Valéry: zu den bis zu diesem Zeitpunkt entstandenen Übertragungen siehe Karin Wais: *Studien zu Rilkes Valéry-Übertragungen*. Tübingen 1967, S. 23-26. Die erste Ausgabe der Übertragungen erschien 1925 im Insel Verlag Leipzig: *Paul Valéry. Gedichte*. Übertragen durch Rainer Maria Rilke.

Nr. 64. An Pia Valmarana. Muzot, 15. März 1923

Princesse Marthe Bibesco: Fürstin Marthe-Lucile Bibesco (1890-1973), französische Schriftstellerin rumänischer Abkunft. Verfasserin von Romanen über die europäische Aristokratie und von Portraits bedeutender Persönlichkeiten aus Literatur und Politik. *Alexandre asiatique ou l'histoire du plus grand bonheur possible* (1912); *Isvor, le pays des saules* (1923).

Nr. 65. An Pia Valmarana. Schöneck, 30. August 1923

Une traduction: Maurice Betz (1898-1946) veröffentlichte 1923 in der Reihe *Les Contemporains* (Librairie Stock, Paris) den ersten Teil seiner Übersetzung des Malte-Romans (bis S. 110 der deutschen Ausgabe von 1910).

Nr. 66. An Pia Valmarana. Muzot, 19. Februar 1924

Jacques Sindral: Pseudonym für Alfred Fabre-Luce (1899-1983), Journalist und Schriftsteller; Themen aus Politik und Literatur; Schriften u. a.: *La crise des Alliances* (1922) und *Attirance de la mort* (1924).

mes deux livres: Gemeint sind die *Duineser Elegien* (Leipzig: Insel Verlag 1923) und die *Sonette an Orpheus*, gleichfalls 1923 im Insel-Verlag erschienen; Rilkes Widmungsgedicht für Pia Valmarana auf der Titelseite ihres Exemplars der *Duineser Elegien* siehe SW II, S. 653.

la « Gaspara Stampa »: vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 55.

Nr. 67. An Pia Valmarana. Muzot, 7. März 1924

la suite bis Revue de Genève: zu einer Veröffentlichung kam es nicht, weil der Herausgeber der *Revue*, Robert de Traz, am Ende fand, »dergleichen Schwieriges und Gewichtiges nicht in einer Zeitschrift bringen zu können, der man ohnehin vorwirft, daß sie zu seriös sei« (RMR an Marie von Thurn und Taxis, 25.2.1925, BwTaxis II, S. 825).

Nr. 68. An Pia Valmarana. Ragaz, 27. Juli 1926

Entretiens: Frédéric Lefèvre: *Entretiens avec Paul Valéry*, Paris 1926.

L'Édition complète de mes « Cahiers de Malte L. Brigge »: RMR: *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Traduction de Maurice Betz. Paris: Éditions Émile-Paul Frères 1926 (erste vollständige Ausgabe). Rilke widmete Pia Valmarana den Band mit zwei Einträgen: 1. auf dem Vorsatzblatt, unter dem Titel: « (écrit 1905-1909) »; weiter unten auf dem Blatt « À Pia ce livre un peu plus âgé que notre amitié / R. / Ragaz, en Août 1926. » 2. auf der Rückseite des Vorsatzblattes (gegenüber dem Titelblatt) « À Pia / heureux de ses nouvelles, / en attendant le moment, tout / prochain, de lui écrire / Rilke. » Rilke, der vom 7. Januar bis zum 8. August 1925 in Paris lebte, hatte während dieser Zeit zusammen mit Maurice Betz an der Übersetzung gearbeitet; die Übertragung von »Abelone's Lied« (S. 361f.) ist von ihm. Maurice Betz erinnert sich in seinem Buch *Rilke vivant* (Paris 1937, S. 209f.) an die Zusammenarbeit (siehe auch *Rilke-Chronik* 2009, S. 924-943).

j'avais autrefois ébauché une première traduction partielle: vgl. Rilkes Briefe an Pia Valmarana vom 5. Juni und vom 10. August 1912 (BPGV I, S. 332 und S. 335), vgl. auch Anmerkung zu Brief Nr. 55.

Nr. 69. An Pia Valmarana. Ragaz, 7. August 1926

un petit livre de vers français: Vergers. Ende Januar 1924 bis Mai 1925. Erstdruck:
RMR: *Vergers / suivi des Quatrains Valaisans / avec un portrait de l'auteur par /*
BALADINE (Klossowska). Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Française (Juni)
1926.